

Arménouhie Kévonian

Les noces noires de Gulizar

récit traduit de l'arménien par Jacques Mouradian
suivi de : mémoires mêlées par Anahide Ter Minassian
Tableaux d'un monde assassiné par Kéram Kévonian

Éditions Parenthèses

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier tous ceux dont l'amitié a permis la réalisation de cet ouvrage. Jacques Mouradian, décédé en 1991, fut le principal traducteur de Gulizar. Ce haut fonctionnaire français à la retraite s'était attelé depuis dix ans à la traduction d'ouvrages arméniens en français mais gardait volontairement l'anonymat.

Nazélie Fournelle dont la connaissance des langues et des coutumes orientales fut aussi inestimable que la chaleur de son affection.

Marie-Claude Fabre, Arpik Missakian, Hourri Varjabédian, Hamid Bozarslan dont les contributions furent diversement mais également précieuses.

Ce livre, entre Mémoire et Histoire, est dédié à Rouben, Aram, Taline, Dzovinar, Vahé, Knél, Thaddée, Hovik, Zaven, Méliné, Gayané, Ashkhen, Alidz et aux enfants à naître.

A. T. M.

TITRE ORIGINAL : *Գիւլիզար* (PARIS, 1946).

COPYRIGHT © 2005, ÉDITIONS PARENTHÈSES
72, COURS JULIEN — 13006 MARSEILLE

ISBN 2-86364-138-7

PRÉFACE DE L'ÉDITION ORIGINALE (1946)

Qui aurait pu s'imaginer que la fille de l'écrivain Kéram, à son tour... s'approprierait les lauriers de l'écrivain en rédigeant les mémoires de sa mère, avec autant de saveur et de vie, de couleur et de force, qu'on en trouve dans l'œuvre si spécifique du chantre du Daron.

Pour moi, ce fut une surprise de découvrir à la lecture de ces mémoires :

— d'abord une femme, Gulizar, l'épouse de Kéram Der Garabédian, dotée d'une mémoire à ce point vive et fidèle qu'elle est en mesure de raconter dans tous ses détails — songez que cinquante ans ont passé depuis — l'enlèvement dont elle fut victime ;

— une autre femme, Arménouhie Kévonian, la fille de Kéram Der Garabédian, avantagée par toutes les facultés d'imagination et d'observation, toutes les qualités narratives nécessaires pour doter de vivacité, de ferveur et de sensibilité les souvenirs dépouillés de sa mère.

La mère, Gulizar, privée désormais de la vue, ayant clos les fenêtres qui s'ouvraient sur la vie, a simplement fourni le thème de l'enlèvement. Mais la fille l'a enrichi par son don d'écrire — ce qu'elle rend est une histoire vraie bien sûr, la consignation authentique des faits. Pourtant, elle a donné à la matière brute une facture originale, grâce à son imagination et à sa plume agile, rehaussant ainsi le récit par une expression plus forte, plus vive, plus animée.

Maintenant, passez au récit.

Quel destin ! En ces journées historiques du procès de Moussa bek, c'est son propre portrait que Gulizar allait vendre dans Constantinople, pour couvrir, à l'aide de ce revenu, les frais de déplacement de ses compatriotes venus l'accompagner. Aujourd'hui qu'elle a clos ses fenêtres à toute lumière, ce sont ses mémoires qu'elle publie pour combattre la dureté des temps.

Évidemment, la publication de ces mémoires ne revêt pas que ce seul sens : l'écrivain nous y fait découvrir un tableau des mœurs et des coutumes, en même temps que le *zouloum*, ce thème du malheur et de la désolation qui fit son entrée dans

notre littérature sous la plume d'Aharonian. La jeunesse d'aujourd'hui ne sait rien, pour ainsi dire, de ce que fut la vie vécue par nos pères ; or voici un martyrium où frémissent encore les cœurs des jeunes Arméniennes enlevées à leur famille, où fument encore les cendres des maisons arméniennes incendiées, où retentissent encore les cris des adolescents massacrés par le fer.

Ce livre, qui contient les mémoires de Gulizar, est une lecture quotidienne à recommander à tout Arménien aimant à méditer sur le passé de son peuple, et à tout écrivain arménien qui voudra chercher dans notre tragédie l'inspiration.

Ce livre a été écrit avec cœur, dans le double culte de la vie et de la liberté, et avec toute la fraîcheur émanant d'un talent spontané. À la détentrice de ce talent, l'auteur de ces lignes demande qu'elle ne dépose point sa plume, pour sauver de l'oubli tant de traditions et d'images conservées en son âme depuis les jours de son enfance et reçues de sa famille en héritage.

CHAVARCHE NARTOUNI¹

PARIS 1946

(TRADUIT DE L'ARMÉNIEN PAR KÉRAM KÉVONIAN)

8

1. Chavarche Ayvazian, dit Chavarche Nartouni (1898-1968).

Né le 13 février 1898 à Armache dont il n'oubliera jamais le moulin et la rivière. Fait ses études secondaires au collège arménien Guétronagan à Adabazar (à l'ouest de l'Anatolie). En juillet 1915, il échappe à la déportation générale qui frappe les Arméniens et, après l'armistice de 1918, il commence ses études de médecine à la faculté de Constantinople. Après la victoire du kémalisme, en 1923, il émigre à Paris où il achève sa médecine et découvre avec ivresse la bibliothèque Sainte-Geneviève, le Louvre, l'Opéra, la Comédie française et les théâtres d'avant-garde. Durant un an, il travaille à l'hôpital psychiatrique d'Amiens, mais il n'exercera jamais la médecine en France. À partir de 1928, il collabore régulièrement au quotidien *Haratch*, fondé à Paris par Chavarche Missakian en 1925.

En 1929 il fonde *Tergounk* [*Gésine*], la revue de l'Association des orphelins majeurs qu'il présida. Si l'association rassemblait les orphelins rescapés du génocide, la revue qui paraît jusqu'en 1936 cherche surtout à réaliser une synthèse entre la culture arménienne du passé et la modernité.

En 1934, il crée *Hay Pouj* [*Médecine arménienne*]. Publiée tous les deux mois, *Hay Pouj* est une revue

de médecine populaire où l'on trouve des études consacrées à l'histoire de la médecine depuis l'Antiquité, des essais sur la médecine traditionnelle et enfin des conseils d'hygiène qui s'adressaient à une population de réfugiés où la morbidité était élevée. Ses « conseils aux mères arméniennes » ont contribué à les prévenir et les ont aidées à soigner les maladies qui emportaient leurs enfants. Hormis une interruption due à la guerre de 1939 à 1946, *Hay Pouj* paraîtra jusqu'en 1967.

Journaliste, essayiste, conteur, Chavarche Nartouni joignait à son talent d'écrivain, l'admiration du linguiste pour la perfection de la langue arménienne et une érudition dans des domaines aussi variés que les sciences, les lettres et les arts. Très tôt il a publié, sous forme de recueils, ses articles dispersés dans *Haratch*, *Hay Pouj* et dans de multiples revues arméniennes. On lui doit plus d'une quinzaine d'ouvrages, une œuvre qui fait de lui un des écrivains importants de la diaspora arménienne.

Celui qui fut probablement le critique littéraire et politique arménien le plus exigeant de son temps, était un homme discret, modeste et même timide. Il est mort à Marseille où il avait été invité en 1968.



GULIZAR ET ARMÉNOUHIE, SA FILLE,
PHOTOGRAPHIÉES EN 1909
À L'OCCASION DE LEUR PÈLERINAGE À JÉRUSALEM.

GULIZAR

En 1889, le district de Tchekhour-Boulanek de la province du Daron vivait des jours d'épouvante. Les chefs de bandes kurdes, stimulés par le gouvernement turc, s'adonnaient à la mise à sac des villages arméniens à leur portée. Tout particulièrement les populations arméniennes des villages de Khartz¹, Ardkhonk, Varténis et Argavank, réduites à un désespoir extrême, cherchaient un moyen d'échapper à l'emprise de leur voisin Moussa bek, le chef kurde. Nombre de ces villageois en furent alors réduits à envisager de quitter les lieux et d'émigrer dans des régions lointaines afin de sauver leur vie et leur honneur. Ainsi, un soir, une première caravane se mit en route ; mais tout juste parvenue au village d'Irizag, le gouvernement lui interdit d'aller plus loin, obligeant les émigrants à regagner leurs villages d'origine.

Moussa bek² était le fils du fameux brigand Mirza bek qui en son temps avait répandu la terreur chez les villageois kurdes et arméniens de son district. Il bataillait sans cesse contre les tribus kurdes de son voisinage et surtout contre les Belleks, ses ennemis les plus acharnés. Finalement, Mirza bek brûla le village kurde de Nok où périrent plus de quatre-vingts personnes. Mais, en 1885, il fut lui-même tué en représailles par Khoursoun Khalil Fakhi Akhoup.

Comparé à son effroyable rejeton, Mirza bek ne s'était pas mal comporté à l'égard des Arméniens du district. Il parlait l'arménien et honorait avec ardeur les saints arméniens. On raconte même qu'une fois, Mirza bek avait visité le monastère de Saint-Aghpérig de Mouch en compagnie de son fils Khalil âgé de douze ans. Après le repas, Khalil se rendit aux écuries du monastère et, voyant un beau cheval, il voulut le monter pour sa promenade. Les valets du monastère le mirent en garde : ce cheval était rétif, de plus il appartenait au supérieur du monastère. Le gamin kurde fit la

1. Sur les cartes de la fin du XIX^e siècle, Khartz est souvent transcrit sous la forme «Khars» ou «Ghars».

2. On a conservé la forme utilisée par les Arméniens et les Kurdes de Moussa bek et non celle de Moussa bey que l'on trouve dans les archives françaises et britanniques.

sourde oreille aux exhortations qui lui furent prodiguées, sauta sur le cheval et l'éperonna en criant : « Je monte le cheval, le monastère et le père supérieur ! » Le cheval affolé fila par monts et vallées. Plusieurs heures s'étaient écoulées lorsqu'il réapparut, traînant le corps déchiqueté de Khalil. Mirza bek, horrifié, attribua à la toute-puissance du monastère la mort tragique de son enfant désobéissant et sacrilège. Il ne rendit personne responsable de sa mort et quitta le monastère la tête basse.

Mirza bek avait quatre fils : les beks Moussa, Khasem, Nhoï et Djézahir. Après l'assassinat de Mirza bek, son fils aîné Moussa bek qui, du vivant de son père, s'était rendu célèbre par sa cruauté, se retrouva à la tête de trois cents guerriers kurdes. Il se mit à saccager et à ravager les villages arméniens alentour. Né à Khevner — village s'étirant le long du Meghraked³ —, le chef de bande y vivait dans une belle maison familiale entouré des siens. Sur la rive opposée s'ordonnaient les riches et florissants villages arméniens de Khartz, Mouchaghchen, Ardkhonk, Varténis et Argavank.

Fort de l'assentiment du gouvernement turc, Moussa bek non seulement dépouillait les paysans arméniens, les soumettait à des sévices sans nom, mais de plus il flétrissait leur honneur. Il avait de bonnes amies dans tous les villages, mais sa préférée restait la belle Anno, la fille de Yéranos du village d'Avzoud, entrée comme bru au foyer de Hovsep du village de Khartz. Pour elle, Moussa bek s'était installé avec ses gardes du corps dans le village. Il s'invitait volontiers aux cérémonies de fiançailles et de mariage dans les villages arméniens. Il trinquait et brisait des coupes. Prenant la tête des groupes de danseurs, il forçait les jolies filles et les belles jeunes femmes à entrer dans la ronde et il choisissait parmi elles ses futures victimes. Après la noce, violant les coutumes sacrées, il entra avant l'époux dans la chambre de la mariée et donnait libre cours à ses instincts sauvages.

De jour en jour, l'existence devenait intolérable à Khartz et dans les autres villages. Réduit à l'impuissance et désorienté, le laboureur arménien, délaissant ses champs et ses bêtes, cherchait un moyen de se délivrer de ce démon terrible. Ne sachant plus à quel saint se vouer, le paysan se tourna une fois de plus vers le gouvernement. Sous la responsabilité du *rès*⁴ Miro de Khartz et

3. Meghraked ou Meghr (c'est le Kara Sou des Turcs), affluent de l'Aradzani (ou Mourad Sou), nom arménien de l'Euphrate oriental ; fleuve limoneux et fertilisant considéré comme le « Petit Nil » de la plaine de Mouch.

4. *Rès* : chef de village ; *mutessarif* : préfet d'un *sandjak*, première subdivision d'un vilayet ; *vâlî* : gouverneur de vilayet.

du *rès* Ohan d'Argavank, requêtes et télégrammes submergèrent le *mutessarif* de Mouch et le *vali* de Bitlis en espérant qu'enfin il soit mis un terme aux méfaits de Moussa bek. À la suite de ces plaintes, Moussa bek fut finalement arrêté et incarcéré à Bitlis. Mais trois jours plus tard, il recouvra la liberté grâce à son ami et complice Edhem pacha, *vali* de Bitlis que trois cents livres-or turques avaient suffi à corrompre. Plus vindicatif que jamais, le fauve promit de ne pas laisser pierre sur pierre dans les villages arméniens et, à la première occasion, de faire passer de vie à trépas les *rès* dont les plaintes avaient provoqué son emprisonnement.

En dépit de la terreur régnante et des menaces de Moussa bek, le paysan arménien ne pouvait que se consacrer à son travail. Le printemps était là et avec lui le temps des labours et des semailles ; la population devait se rendre à Mouch et à Bitlis pour acheter des semences.

Parmi ceux qui avaient porté plainte contre lui, le *rès* Ohan du village d'Argavank représentait une menace pour Moussa bek. Faisant fi du danger, il se rendit à Bitlis, déguisé, pour se procurer des graines. Mais au marché, il se retrouva face à Moussa bek qui le reconnut, le salua avec ironie et, lui demanda de ses nouvelles. Il chercha également à apprendre l'heure à laquelle il reprendrait le chemin du retour. Ohan prévoyant ce qui l'attendait, ne dit mot et, à peine débarrassé de lui, il se précipita à la résidence du gouverneur. Il se présenta au *vali* et, lui exposant ses craintes inspirées par Moussa bek, il sollicita protection pour sa personne et la garantie d'un retour sans encombre dans son village. Le *vali* lui promit de le confier aux postiers en partance le lendemain matin même qui le ramèneraient sain et sauf chez lui. Cependant, Moussa bek avait fait suivre Ohan et s'était informé de l'heure du départ. Le lendemain, à l'heure dite, la Poste se mit en route emmenant Ohan avec elle. La petite caravane arriva le soir au village de Godni. Les postiers conduisirent Ohan chez le *moukhtar*⁵ Zeman dont l'habitation leur apparut comme l'endroit le plus sûr du village. Ils lui recommandèrent de veiller sur lui et s'en allèrent dormir chez un autre paysan. Vint la nuit ; le village dormait d'un profond sommeil. Minuit, on cogna à la porte du *moukhtar* ; Moussa bek et son frère cadet, Djézahir, apparurent

5. Bailli, chef de village.

sur le seuil et demandèrent hospitalité pour la nuit. Le *moukhtar* les conduisit à la chambre d'hôte où, dans un coin, couché tout habillé sur un lit de planches, le *rès* Ohan tirait sur sa pipe. La lampe à huile luisait faiblement dans l'obscurité régnante. Ohan ne reconnut pas les nouveaux arrivants.

À peine le *moukhtar* Zeman avait-il quitté la pièce que Moussa bek s'écria : « Salut frère Ohan ». D'un sursaut le pauvre Ohan se redressa et, reconnaissant Moussa bek, retomba épouvanté sur le lit. Moussa bek s'approcha, s'assit à ses côtés et lui demanda d'un ton railleur comment il se portait. Soudain, d'un geste de la main, il signifia à son frère de sortir. Peu après Djézahir et le valet de ferme du maître de maison entrèrent chargés de grandes bottes d'astragales. Moussa bek ordonna de les placer dans le foyer puis, traînant Ohan, le fit pendre la tête en bas puis fit allumer les brindilles au-dessous de lui. Les flammes s'élevèrent et les crépitements se mêlèrent aux grésillements de la chair. Les râles d'une épouvantable agonie emplirent la maison. Non rassasié, le barbare tira son poignard et, l'ayant mis à rougir au feu, il larda les parties encore non consommées du corps de Ohan tout en hurlant : « Tiens pour le télégramme que tu as envoyé au *vali* de Bitlis ! Tiens pour le télégramme que tu as envoyé au mutessarif de Mouch ! » Cette scène effroyable se prolongea. Ils décrochèrent le corps calciné de Ohan, le confièrent au valet de ferme kurde qui, sur l'ordre de Moussa bek, alla l'abandonner sur le bord du chemin sous les poteaux du télégraphe du village d'Avzoud.

À l'aube, les postiers vinrent chercher Ohan chez le *moukhtar* Zeman. Après avoir tergiversé, ce dernier fut contraint d'avouer la vérité. Les autorités avisées firent transférer les restes d'Ohan à son village d'Argavank et, de là, à Mouch avec le concours de la police et des *rès* pour les besoins de l'enquête. Pourtant, après un bref examen, le corps fut enterré dans une des églises de Mouch.

Le cadavre d'Ohan était entièrement calciné à l'exception de ses deux mains. Elles furent remises à son épouse sur sa requête. Par la suite cette femme produisit ces mains comme pièces à conviction lors du procès de Moussa bek à Constantinople. Le *rès* Ohan fut brûlé durant le carême, en l'an 1889, un mercredi soir.

Cet abominable forfait avait été perpétré et organisé avec la complicité du *vali* de Bitlis. Moussa bek, après avoir brûlé Ohan, menaçait de se débarrasser de la même manière des *rès* des autres villages. C'était le tour du *rès* Miro du village de Khartz qui, après l'assassinat d'Ohan, s'était enfui et réfugié à Mouch.

Khartz était un des grands et riches villages de Tchekhour-Boulaneq. La population chantait dans ses villanelles :

« Hemlé ! Robustes ceux de Ziaret,
Fameux cavaliers que les gens de Khartz. »

La plus belle maison de ce secteur était la demeure patriarcale de *rès* Miro. Elle portait le nom de son vieux père : « Maison Egot ».

Le foyer de Egot était béni. Ses biens et ses domaines florissaient, sa famille s'étendait. Le vénérable Egot et sa femme Anno, respectés et aimés de tous, vivaient entourés de leurs enfants, de leurs brus, de leurs nombreux petits-enfants et de leurs parents. La porte de cette belle et accueillante demeure était ouverte sans discrimination au riche comme au pauvre, à l'Arménien comme au Kurde.

Le fils aîné de Egot, Mihran (on l'appelait Miro), était une des personnalités influentes de la famille et du village de Khartz. Il en était le *rès* et le guérisseur habile et compétent. Sa digne épouse était la belle et estimable Khoudo qui, comme l'aînée des brus de la maison, portait le surnom de Dado⁶. Sa nature énergique et austère était appréciée non seulement des Arméniens, mais aussi des Kurdes qui l'appelaient « Khouddé Fellahé⁷ », c'est-à-dire la « déesse des Arméniens ». Miro et Khoudo avaient douze enfants, six garçons et six filles.

Le deuxième fils du vénérable Egot était Aghadjan, le portrait de son père : doux, affable et craignant Dieu, il était l'intendant de la maison et le dentiste du village. Il avait été marié deux fois. Sa première femme était morte après deux ans de mariage lui laissant une fillette de six mois : Gulizar. Quelques mois plus tard il avait épousé une personne honorable de Bitlis nommée Nartoune qui avait élevé l'orpheline avec la tendresse d'une mère. De sa seconde femme Aghadjan eut sept garçons : Sétrag, Missak, Hapetnakov, Ghougas, Hounan, Mekhitar et Avédis.

6. Mamée.

7. La déesse des fellahs (c'est-à-dire des laboureurs).

Le troisième fils du vénérable Egop était Der Haroutioun. C'était le prêtre nouvellement consacré du village. Il avait un fils de quatre ans. Mekhitar, le quatrième fils, était décédé quelques années auparavant dans la fleur de l'âge, plongeant toute la famille dans un deuil profond.

L'habitation du *rès* Miro était étendue. À part les étables, les écuries et les granges, le bâtiment réservé à la famille comprenait deux parties. Dans un angle de la grande cour, se trouvaient imbriquées trois pièces indépendantes s'ouvrant sur le toit par un *yertik*⁸. Tout contre se trouvait le *sakoun* à ciel ouvert où se réunissaient les hommes de la maison et du village pour fumer ou pour converser. Le patriarche Egop et les hommes âgés dormaient dans le *sakoun* ou dans les pièces attenantes tandis que dans l'angle opposé de la cour se dressait le bâtiment principal où demeuraient les autres membres de la famille.

Ce bâtiment était composé d'un grand *tonradoun*⁹ central et de pièces attenantes. Dans l'une d'elles se rangeaient les coffres de mariage des brus et des filles de la famille. Ils regorgeaient de parures précieuses, d'effets et de toilettes.

La famille patriarcale du *rès* Miro était renommée non seulement pour sa richesse mais aussi pour la beauté de ses membres. La population arménienne ayant en général un teint brun, on remarquait cette famille aux cheveux très blonds et aux yeux bleu clair. Outre les beaux jeunes gens bien bâtis, la maison comptait de nombreuses jolies filles. À treize et quatorze ans, elles étaient déjà considérées comme bonnes à marier. Selon la coutume de la région, celles qui n'étaient pas mariées après quinze ans, étaient dites blettes et aigres. Condamnées à rester vieilles filles, elles subissaient la dérision et les sarcasmes des villageois.

Toutes les filles de la maison du *rès* Miro étaient belles et gracieuses mais la plus enjouée et la plus éveillée, c'était Gulizar. On l'appelait Goulo.

Gulizar était une jeune fille d'à peine quatorze ans, gracile, aux cheveux blonds et ondulés, aux joues roses, aux grands yeux de biche. Son caractère heureux et gai faisait le bonheur de tous. Orpheline très tôt, elle était devenue l'objet de la tendresse de tous et surtout de sa grand-mère, Anno, dans les bras de qui elle

8. Étroite lucarne à ciel ouvert servant à aérer et éclairer le *tonradoun*.

9. C'est la pièce principale de la maison ; elle tire son nom du *tonir*, four circulaire creusé dans le sol. Le *tonir* et le *yertik* se trouvent sur la même verticale.

avait grandi. Gulizar était l'ornement de la fête de l'Ascension, de tous les mariages et fiançailles du village. Elle chantait et dansait comme personne au monde. Elle brûlait les cœurs de bien des jeunes gens du village. Sa main avait été demandée pour Hagop, instituteur, neveu du curé du village d'Avzoud, pour Harout, fils de Doné, un des garçons du village de Resdam Gidouga et pour l'instituteur Markar de leur village à qui, vraisemblablement, elle aurait été donnée sans les événements imprévus qui vinrent tout bouleverser.

C'est à l'occasion d'un des grands mariages du village (quand Manouchag, fille du *rès* Miro fut prise pour bru par Groh du village de Mouchaghchen) que Gulizar retint l'attention de Moussa bek. Il demanda amicalement sa main au *rès* Miro lui promettant un cheval de valeur et de l'or au poids. Il fut toutefois éconduit. Cette circonstance venant s'ajouter aux nombreuses plaintes adressées à son sujet par Miro aux gouverneurs de Mouch et de Bitlis attisa chez Moussa bek la plus rancunière des inimitiés contre Miro et les siens.

Huit jours après l'assassinat du *rès* Ohan, la respectable Périclan Hanoum, tante paternelle de Moussa bek, âgée de soixante ans, vint d'Argavank rendre visite aux Miro.

Périclan Hanoum, une ancienne relation de la famille, était souvent venue avec son frère Mirza bek dans cette accueillante demeure et y avait reçu le meilleur accueil. Depuis le décès de son frère, ne pouvant supporter les sauvages méfaits de Moussa bek, elle avait pris ses distances et vivait seule.

En ces temps difficiles et troublés, la visite de Périclan Hanoum était inattendue. Après les propos d'usage, elle dit :

— Comme j'ai maintes fois mangé le pain chez vous, je suis venue vous prévenir que Moussa bek médite de s'attaquer à votre foyer, de tuer tous les hommes et de s'emparer des belles femmes et des jolies jeunes filles.

Pour prévenir cet imminent danger, Périclan Hanoum conseilla d'éloigner sur-le-champ femmes et filles et de renforcer les protections de la maison. Khoudo, la fière et courageuse épouse du *rès* Miro, lui répondit en riant :

— Hanoum, j'ai quarante ans. Jusqu'à ce jour, nul n'a osé s'attaquer à notre demeure. Moussa bek et ses serviteurs¹⁰ ont maintes fois partagé notre pain. Moussa bek ne fera rien de ce que vous dites.

10. *Gholam*, en kurde dans le texte.

Périchan Hanoum secoua la tête et répliqua :

— Moi je le connais, le fils de mon frère. C'est un monstre. Il ne respecte personne. Vous voilà prévenus. Le malheur est sur vos têtes.

Ayant accompli son devoir, Périchan Hanoum s'en alla la conscience apaisée. La vieille Anno qui, assise dans un coin, avait suivi la conversation, recommanda la prudence à sa bru. Il convient d'oublier son orgueil dès lors que la famille tout entière est en péril. Anno se frappait les genoux en pleurant :

— Lao ! Enfants ! Que je vous dise quelque chose. Croyez-moi ! Que je meure sans voir ça ! Que Dieu me fasse mourir sans verser de larmes. Je sais que Moussa le carnassier va ruiner notre maison !

Ces paroles et les exhortations du prêtre Der Haroutioun firent impression sur Khoudo. Finalement, convaincue de la réalité du danger qui menaçait, elle évacua les brus et les jeunes filles de la maison chez Pava Markar, un ami du même village. Quatre jours se passèrent sans incident. Le cinquième, Khoudo fit revenir les jeunes femmes et les jeunes filles pour éviter que Moussa bek n'attribua leur comportement à la peur et n'en devint que plus hardi.

En raison des menaces de mort de Moussa bek, Miro était demeuré à Mouch avec les autres *rès*. Les hommes du village tinrent donc une réunion sous la présidence du vénérable Hagop en vue d'organiser la résistance contre le danger à venir. Ils décidèrent d'abord de confier la protection de l'habitation du *rès* Miro à quinze ou vingt jeunes gens déterminés, puis, en cas d'attaque, de sonner le tocsin à l'église du village pour demander du secours au village voisin de Varténis où étaient cantonnés des militaires du gouvernement en nombre appréciable.

En ces jours sombres de Pâques, Dieu entendit la supplique d'Anno, l'épouse du vieil Hagop : elle mourut une nuit, subitement, elle qui voulait mourir sans avoir versé de larmes. En



GULIZAR (À DROITE) ET SOSSÉ MAÏRIG,
ÉPOUSE DE SÉROP PACHA, L'UNE DES GRANDES FIGURES
DU MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE, PHOTOGRAPHIÉES À
CONSTANTINOPLÉ APRÈS LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE.

AUX MORTS QUI SURVIVENT EN NOUS

Les événements décrits dans ce livre nous conduisent dans un monde qui a disparu, même s'il survit dans les mémoires, et dans la volonté des Arméniens de le ressusciter. Il est difficile de comprendre des faits, d'assimiler la vraie teneur des récits, fussent-ils simples en apparence, dont il faut imaginer l'environnement. La restitution de ce dernier exige en vérité plus de recherche et d'effort encore que de cerner l'objet précis vers lequel on se tourne ; mais au-delà de contenter le désir de comprendre, elle se révèle ici immensément prodigue, parce que la richesse des faits à découvrir, des mouvements à relancer, des tableaux à recomposer, des paysages à dépeindre, nous surprend et nous laisse songeurs.

Le pays de Daron était un monde en effet : avec son peuple paysan attaché à la terre, ses us, son parler, ses couvents nichés dans les montagnes, parmi lesquels celui — à l'extraordinaire renommée — de Saint-Garabed, appelé de tradition immémoriale le « sultan de Mouch », dont les ruines achèvent aujourd'hui de déchoir. Qu'importe qu'il ne fût qu'une partie d'un pays plus vaste ; il en partageait les appréhensions et les espoirs. Les Arméniens croyaient que le siècle de l'émancipation des nations, celui de la science positive, ne les ignorerait pas ; que leur confiance dans les vertus de l'industrie humaine et dans le progrès social et politique serait légitimé ; qu'en combattant l'oppression, les peuples pouvaient fraterniser, les êtres devenir meilleurs. Le présent récit, comme beaucoup d'autres, n'illustre en fait que cette illusion, tandis que l'histoire, sollicitée, ne laisse au contraire entrevoir que ses mécanismes inaccessibles, ses étapes incontournables, sa fatalité.

Il ne fait pas de doute que l'œuvre la plus fournie ne parviendra qu'avec peine à ranimer le visage, à ébaucher les aspects multiples de cette société, chargée d'une histoire millénaire que les esprits fous de notre temps ont cru pouvoir effacer :

criminelle naïveté de ceux qui placent les constructions totalitaires de la pensée et l'absurdité du pouvoir au-dessus des hommes, la tyrannie au-dessus de la liberté. Il est temps pourtant qu'un tel travail soit méthodiquement entrepris, ne serait-ce que pour anéantir et déjouer la raison du plus fort : le témoignage que constitue ce livre n'en est qu'une toute petite pièce, les écrits qui l'entourent — actuels ou contemporains — qu'une courte incursion dans l'époque, destinée à le rendre intelligible. Ils auront, espérons-nous, éclairé cependant la périphérie de l'événement, mais aussi permis de ressentir par moment la diversité des images et la profondeur de quelques perspectives. Que le lecteur pourtant ne s'y trompe pas ; que surtout sa curiosité l'entraîne au-delà de ce que ces quelques feuilles peuvent simplement consigner, au-delà de l'horreur et de l'enfer, là où il y a encore tant à découvrir.

Qu'il pense aussi au sens des choses ! Gulizar, les paysans et les pèlerins de Mouch, les missionnaires de l'école et du renouveau, les combattants de la liberté, tous sont morts. Les pierres aussi sont mortes ; et les montagnes, les plaines et les rivières. Tous sont morts, de leur mort belle ou tragique, parfois de leur vivant. Mais leur foi n'est pas morte parce qu'elle n'eut point le temps de s'accomplir, et nous habite. Tant de morts qui survivent en nous forgent notre âme et notre volonté, dirigent nos visions, tracent notre destin ; ils nous grandissent à présent de l'étendue de leur rêve ; ils grandiront nos enfants, leurs descendants, et après eux tous ceux qui naîtront d'eux. Le temps n'augmente ni n'atténue la gravité ni la portée des événements : l'histoire ne peut être changée. Ce monde assassiné survit par notre force ; il survivra aussi longtemps qu'il n'aura pu être remis debout, car il est doublement entré en nous, comme une ancienne et comme une nouvelle nature. Et tant que cela sera, que les innocents n'auront pas trouvé leur sépulture et la vérité son chemin, notre devoir n'aura pas atteint son terme ; et l'œil restera grand ouvert, qui persécute Caïn.

KÉRAM KÉVONIAN

TABLE

PRÉFACE DE L'ÉDITION ORIGINALE (1946)	7
GULIZAR	11
LE RAPT	21
MES NOCES NOIRES	37
CHEZ LE MOUKHTAR SÉFÉRI	41
UNE PLUME D'OISEAU	47
L'IRADÉ DU SULTAN	49
NOSTALGIE	53
RÉHANE LA BOULANGÈRE	57
LE JARDINIER KHAZIG ET LE VARTABED DE SAINT-AGHPÉRIG	59
DAKHDGNER	63
HADJI TAHIB	67
EN ROUTE VERS BITLIS	73
MA MÈRE EN HABITS DE DEUIL	79
TRIBUNAL	85
TABOUR AGHASI	91
RETOUR AU VILLAGE NATAL	95
LE GRAND PROCÈS DE CONSTANTINOPLE	101
MON MARIAGE AVEC KÉRAM	105
PREMIÈRE POSTFACE	
MÉMOIRES MÊLÉES	117
SECONDE POSTFACE	
TABLEAUX D'UN MONDE ASSASSINÉ	159
ÉPILOGUE	
AUX MORTS QUI SURVIVENT EN NOUS	181